

## La langue tranchée

*Maïté Snauwaert*

*How can one's language be found when the maternal tongue is double, both mothering and original, when the natural is cultural, when the way one speaks today is loaded with an ancestry that itself embraces territories, countries and faraway places, images never shared but that have nonetheless traveled, a bit of space covered between us, and how can one's place be found, and that which is one's own?*

Ma grand-mère polonaise celle qui a nom grand-mère, celle que j'appelle de polonais mais qui entend d'après-terre, maintenant retournée par-delà les pays, vers quelle famille imaginaire ou quel amoureux gelé transi, ma grand-mère de campagne comme la mère de ma mère celle que j'aime n'a pas parlé français, n'a pas écrit français de sa naissance en ma terre étrangère maintenant couchée dans sa terre étrangère en polonais a tout fait sa cuisine ses légumes son jardin potager, ses recettes sa couture ses chaussettes repriseses, sourde chez l'épicier envoyant ses enfants nés polonais seulement grands devenus français, sur leur demande à la mairie par une instance d'état — voilà cette femme ma mère d'arrière-lait, qui se fait déplacer en même temps que marier, à un autre polonais pas l'aîné pas le cadet le dernier, le dernier des polonais sans terre après ses frères, épouse ma grand-mère la dernière des enfants nées, sans terre après ses frères c'est comme un conte de fées, s'appelle comme une princesse mais n'a personne pour les sauver, comme dans les contes de fées mais en sens inversé ou coupé à moitié, guère que les circonstances contraignantes personne pour enchanter, ma grand-mère n'est pas grand-mère alors elle est une toute jeune fille, elle rêve qu'elle est princesse elle est gracile jolie, c'est une paysanne aux pommettes saillantes de polonaise, à la peau pâle et vive du grand air, aux jambes grandes de ses grands champs, est arrachée à l'aimé à son amour de jeunesse, on la met dans un train ou s'en vient-elle à pied? accompagnée d'un époux tout trouvé dernier né, d'une famille de fermiers sans plus de terre pour son puîné, les voilà ensemble marchant vers d'autres terres, cherchant l'asile des mines le refuge des employés, ratant leur chance en amour en reconnaissance en presque tout de vital, les voilà des alliés les voilà mésalliés, c'est mon grand-père pourtant 1/4 de parenté

Que fait-on pour les aider je ne vois pas le passage je ne parviens pas à retracer l'itinéraire qu'échangent-ils face à face ou côté à côté, dans l'hiver d'entre-deux-guerres sur la route vers l'été? Bon gré mal gré se rendent on leur prête une maison qui sera un jour rasée, là font des enfants feront grandir des pousses, élèvent des patates des canards des navets, une terre à cultiver pas un champ à labourer, pour ma grand-mère se perdre dans le soleil égarée pour elle le potager pour mon grand-père sous la terre, descendra en dessous des domaines

cultivés, en dessous des espaces maisonnés, entraînera à sa suite ses fils également engagés, et ses gendres avec lui dans la mine avalés. Sans terre sienne à partager où s'implanter à habiter, descend dans celle des autres et d'une autre contrée, la remue la retourne et s'y laisse écraser, bat sa femme ses enfants laisse sa colère entrer. Il est beau mon grand-père c'est un homme fier altier, qui a dû chercher par d'autres tours le sentiment de sa dignité les moyens pour la conserver, quand le contremaître français criait dans sa langue quoi faire au polonais. A été expulsé renvoyé à sa terre, natale qui n'était plus la sienne, à son pays aux siens qui l'avaient dépossédé. Où est-il mon grand-père où va sa destinée? J'ignore si elle s'arrête où elle s'est arrêtée — à quelle frontière sans valeur on l'a raccompagné, où était l'étranger dans son regard déserté? Qu'avait-il encore à regarder, à garder, d'autre qu'à regretter? Où était-il allé, et voulait-il s'en aller? Il a tenté pourtant de traverser l'empêchement, de retrouver sa famille celle qu'il avait créée. Mais il a été raccompagné, le mal il avait fait

Ma mère cette femme qui a été leur enfant, qui les a écoutés se battre et s'aimer en polonais, a appris à cuisiner en polonais, à reprendre en polonais, et sans doute, à compter et chanter, qui nous a bercés de sa berceuse polonaise, *ahaha kot kit va*, cette chanson qu'on adorait, la petite poule ou les petits chats, qui nous calmait, étrange et douce dans son asignifiance linguistique, dans toute sa signifiance langagière: maman nous chantait maman nous berçait des restes de sa propre enfance, d'un pays où elle n'a jamais été, ma mère nous aimait, a appris le français à l'école, avec sa maîtresse qu'elle adorait, a aimé le français, a épousé un français, a aimé surtout des français, nous a faits en français, a eu des enfants partagés, qui voulaient tellement apprendre le polonais, maman s'il te plaît, avec toi on veut parler, cette langue étrange et douce des échanges de chambre des échanges de femmes, quand maman retrouvait sa maman et ses sœurs, que l'assemblée des femmes se réunissait, on voulait nous tellement petites appelées à être femmes, entrer dans le secret des échanges échangés, qui sans doute ne l'étaient mais à nous le restaient voulait tellement embarquer dans cette terre étrangère, douce de la tendresse des femmes douce de la tendresse des mères de l'amour maternel la langue est polonaise, de l'amour polonais la langue est maternelle — à tout jamais, ma sœur aînée ma grande sœur quand on était enfants, elle chante la berceuse à ses enfants sénégalais, et comme nous ils s'endorment ils partent dans les mêmes rêves, où leur maman les aime où leur maman les serre, où ils sont enchantés une terre les accompagne en tout temps qu'ils connaissent, sans le savoir sans l'avoir jamais traversée, elle les traverse à son gré et deux terres les soulèvent, dont ils viennent sans y avoir été. Nous enfants partagés entre un père et une mère qui se sont séparés, nous avons dans la tête des images sans auteur, une langue nous parcourt en silence avec le goût sucré des pâtisseries polonaises, le makotch et les ponchki, sous notre regard et dans notre bouche quand nous préparons des kluski, tous ensemble dans la cuisine autour de ma mère qui les cuit. Elle est dépositaire de savoirs qui nous ont façonnés sans qu'on les ait possédés, qu'elle nous transmet en regrettant, en vieillissant, de ne pas nous avoir appris à parler le polonais... pour renouer en tendresse d'autres échanges secrets

Maintenant à mon tour je me suis déplacée, vers des terres souveraines détachées du passé. Mais j'ai cassé la chaîne des mamans sans papas — pas celle de l'amour qui était dans la langue, que ma mère m'a transmis envers et avec le français. Le polonais est ma langue imaginaire. Le français est ma langue parlée. Ma langue pour aimer, la langue avec laquelle je me suis dépay-sée. Pour me trouver nouvelle dans une nouvelle contrée. Mon père est heureux. Ma mère dit: «tu as bien fait». Et l'homme que j'aime a dans la bouche l'accent de mon enfance, la voix de mon passé, celle de mes cousins ch'timi dans le haut Pas-de-Calais, quand il dit à une passante au chemin demandé, qu'il faut tourner à la lumière, un matin ensoleillé de décembre, et qu'on ne s'est pas encore pris la main, que je le frôle à le toucher mais n'ose pas le saisir, que sa joue me paraît douce et que je voudrais l'embrasser, quand il me dit «viens-t'en» pour que je me lève vers ces bras qui m'entourent et m'attendent et me recréent une terre, dans cet appel c'est la fermeté d'un ton personnel ou l'ascendance d'une voix commune, qui le fait me parler qui me fait me lever, vers cette emmenée jusqu'au bout de ses terres, vers cette traversée jusqu'au bout de ses mers, dans son pays ses paysages aimés, réinventés au gré de mes pas enchantée? Il me dit: «je connais, c'est mon pays», et il le redécouvre comme un enfant nouveau, le monde vient d'apparaître il en est dernier-né, la lumière a changé me trouve belle parce que son pays j'ai aimé.

Je reste, là je ne suis pas née mais j'ai toujours été, là où je m'attendais, là où je m'espérais, j'ai retrouvé l'enfance imaginaire d'un pays adopté, comme ça je suis égale ma langue est celle d'amour, elle n'a pas changé elle s'est renouvelée, avec un vrai pays je l'ai alimentée, j'ai trouvé à la parer de frais, elle a été décantée et ma grand-mère réenchantée. L'accent ne s'écrit pas il s'entend dans les pas, dans les marches que nous faisons dans Montréal le jour, il se prend dans les feuilles dans la nuit les ruelles, où ensemble on s'arrête, pour se découvrir pour se reconnaître, pour s'entendre à merveille et s'écouter longtemps. Pour régler notre pas sur la distance des âges, pour que dans nos regards traversent des enfants. De battre mon cœur a recommencé, dans le temps de ma vie le mouvement a été restauré, mais l'espace de la pause est celui où m'arrêter, je peux sans le hanter l'habiter et rester. Je refais dans ma langue la distance des trajets.